

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

D'autres Nords

Nelly Duvicq

Numéro 320, été 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89476ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duvicq, N. (2018). Compte rendu de [D'autres Nords]. *Liberté*, (320), 57–58.

Tous droits réservés © Nelly Duvicq, 2018

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

D'autres Nords

NELLY DUVICQ

Nuuk, une ville nordique, une ville inuit. Je n'y ai jamais mis les pieds, et dans mon imaginaire, cela ressemble à Iqaluit, la capitale du Nunavut, en plus grand. Mais je ne suis jamais allée à Iqaluit non plus. *Homo sapienne* a pour décor une grande ville du Nord : avec des bars, des restaurants, des hôpitaux, des taxis. Nous sommes loin de l'imaginaire nordique de bien des lecteurs, mais c'est également bien différent d'Ivujivik, le village où je vis et enseigne. Ce fut ma première surprise. Je ne pensais pas, en ouvrant ce livre, être transportée ailleurs, dans un autre Nord, où rien ou presque ne m'était familier. Le poisson séché, rapidement évoqué, quelques mots en inuktitut, les noms des personnages, et l'émerveillement que cause un nouveau-né, voilà les seuls éléments qui me rappelaient que j'étais en train de lire un roman inuit. Peut-être que ma surprise face à ce texte était proprement coloniale. À quoi je m'attendais ? Après avoir lu dans les dernières années des centaines de textes écrits par les Inuit depuis les années 1960, je n'avais jamais rien lu de semblable. N'y cherchez pas le silence du Nord, vous entendrez dans ce roman le bruit de la ville, des chansons, des textos, et de l'amour.

Niviaq Korneliusson est née à Nanortalik, au sud du Groenland, en 1990. Jeune adolescente, elle se tourne vers l'écriture pour créer des personnages qu'elle rêvait de rencontrer ou des expériences qu'elle désirait vivre. Elle a rédigé son premier roman, *Homo sapienne*, en inuktitut, et dans l'urgence, puisqu'un seul mois lui a suffi. L'auteure a ensuite traduit elle-même le texte en danois pour répondre à la réalité linguistique du Groenland et rejoindre un public plus large, au-delà de l'île elle-même. Dans ce texte résolument contemporain, on assiste aux éveils et aux réveils identitaires de cinq jeunes

NIVIAQ KORNELIUSSEN

HOMO SAPIENNE

LA PEUPLADE, 2017, 232 P.

ALETHEA ARNAQUQ-BARIL

AVILIAQ : ENTWINED

CANADA, 2014, 15 MIN.

queer qui affrontent tant bien que mal leurs questionnements sur l'amour, le désir et la connaissance de soi dans la société groenlandaise d'aujourd'hui. Fia découvre qu'elle aime les femmes, Inuk tente de fuir sa réalité de Groenlandais au Danemark et d'échapper aux conséquences de sa relation secrète avec un député marié. Arnaq, quant à elle, compose avec son passé d'enfant agressée sexuellement, en buvant beaucoup d'alcool et en multipliant les relations sans lendemain. Ivik, avec l'aide de Sara, accepte qu'il est un homme dans un corps de femme. Sara, elle, après sa rupture avec Ivik, décide de vivre.

Korneliusson sait que son livre marque une rupture dans la littérature inuit. En entrevue avec Jean-François Villeneuve, pour le site web *Regard sur l'Arctique*, elle explique qu'*Homo sapienne* n'est pas un texte traditionnel puisqu'elle ne mentionne ni la nature, ni ses ancêtres. La seule description poétique du territoire est celle d'une ville, entourée de montagnes, qui se libère du froid sous l'effet du soleil printanier. Tôt le matin, l'immobilité de la ville apaise Sara et lui « donne la force de commencer ».

La littérature inuit, au Groenland comme au Canada, a d'abord été utilisée pour produire des discours sociopolitiques, ethniques et nationalistes, lesquels formulaient des réponses nécessaires aux assauts du colonialisme, y compris aux innombrables écrits sur les Inuit développés d'un point de vue

exogène. Le besoin d'une littérature écrite, identifiée autour de 1970 par les auteurs inuit au Canada, s'incarnait dans un discours de préservation et de restauration culturelle. Lazarusie Epoo écrivait en 1995 dans un texte autobiographique les raisons pour lesquelles la littérature inuit devait continuer de se développer :

J'aime bien l'idée que les Inuit écrivent sur la vie du passé. Il semble que ce soit la seule façon pour assurer que nos descendants puissent connaître notre histoire. J'aimerais qu'il y ait des livres que les enfants puissent lire sur notre culture, parce que s'ils n'ont rien à lire sur les Inuit, ils ne liront que les livres achetés dans le Sud. Davantage d'Inuit devraient écrire sur notre culture, pour ajouter aux récits de ceux qui le font déjà.

Et pourtant, au début du XXI^e siècle, l'écriture inuit s'est éloignée de cette mission collective pour faire un peu plus d'espace à l'expérience individuelle. Ce déplacement est plutôt timide au Canada, puisque dans les communautés inuit, le livre demeure un objet difficile d'accès. Les Inuit sont passés des publications en série (qui sont caractéristiques de nombreuses littératures émergentes) au numérique sans vraiment passer par l'étape du livre. Celui-ci ne fait pas partie du quotidien, on ne trouve pas de livres à vendre à la coopérative, le seul magasin du village. Le livre de Niviaq Korneliusson, en revanche, incarne la version la plus contemporaine de la transformation de la littérature écrite. Vendu à plus de 3000 exemplaires sur la seule île du Groenland, qui ne compte que 56 000 habitants, ce roman n'a pas heurté l'opinion locale avec ses personnages queer mais plutôt avec ses descriptions abruptes des maux qui paralysent la société groenlandaise.

On est groenlandais quand on est alcoolique.

On est groenlandais quand on bat son conjoint.

On est groenlandais quand on maltraite des enfants.

On est groenlandais quand on a été victime de maltraitance comme enfant.

On est groenlandais quand on a pitié de soi-même.

On est groenlandais quand on a peu d'estime de soi.

On est groenlandais quand on a de la colère en soi.

On est groenlandais quand on ment.

Lorsque le personnage d'Inuk se lance dans cette tirade pour dénoncer ce qui, selon lui, pourrit la société groenlandaise, il s'insurge contre l'immobilisme des dirigeants, il ouvre une brèche pour forcer le dialogue et la possibilité d'un progrès social et culturel. Si certains y ont vu le risque de confirmer une vision stéréotypée des Inuit, l'auteure se défend en affirmant avoir tout simplement décrit la réalité. L'idée première était d'écrire le livre qu'elle n'avait jamais lu, celui qui lui parlerait et qui, du même coup, résonnerait dans le cœur d'une génération cosmopolite, qui parle aussi bien inuktitut et danois qu'anglais, et qui s'abreuve sans complexe à la culture locale autant qu'à l'internationale. Korneliussen affirme en entrevue désirer « ne pas être enfermée dans une boîte ». Cette génération qui, dans la variété de ses identités, propose de nouvelles expressions de soi et prouve qu'il existe une autre voie face à la séparation entre nationalisme et globalisation.

La nouveauté de ce texte tient au fait qu'il transcende les désastres du colonialisme, la peur d'une dissolution culturelle, le rappel du passé comme un chant incantatoire pour conjurer le mauvais sort. La résistance politique est tout de même présente dans le roman, mais sous une forme inédite par rapport aux années 1970. Niviaq Korneliussen

revendique le droit de raconter des histoires *humaines*, libérées des exigences de lecteurs friands de symboles culturels pour ne pas dire folkloriques.

En lisant le livre, j'ai tout de suite pensé au court-métrage *Aviliaq : entwined* (2014) de la cinéaste Alethea Arnaquq-Baril (Iqaluit, Nunavut), connue pour ses films *Tunniit: Retracing the Lines of Inuit Tattoos* (2010) et *Angry Inuk* (2016). Dans le Nunavut des années 1950, Ulluriaq et Viivi, deux femmes qui vivent une histoire d'amour, tentent de rester ensemble même après le mariage de Viivi. En dépit de la pression de l'Église, elles parviennent à convaincre Pitsiulaaq, le mari de Viivi, de prendre Ulluriaq comme deuxième femme. Viivi et Ulluriaq deviennent alors *aviliaq* (littéralement « celle qui est faite pour partager »), un statut par lequel deux femmes partagent la vie d'un même homme. L'histoire d'amour tourne mal lorsqu'ils sont dénoncés à la police et se retrouvent tous les trois séparés. Alors que Pitsiulaaq est envoyé en prison, Viivi voit Ulluriaq être déportée dans une autre ville par bateau. La cinéaste voulait montrer que les relations homosexuelles faisaient partie de la culture inuit, et dénoncer l'effet des forces coloniales qui ont plongé les personnes queer dans la honte et le silence. Alors que la ville, dans *Homo sapienne*, semble offrir un espace de liberté que le village ne peut fournir, dans *Aviliaq*, au contraire, la ville où est amenée Ulluriaq de force représente l'état colonial, la répression et le contrôle. Nuuk offre à l'auteure d'*Homo sapienne* ce que Montréal semble offrir aux artistes du Nunavik qui vivent dans la métropole, la possibilité d'écrire sur d'autres identités. C'est justement depuis la ville que les écrivains inuit sortent des sentiers connus de l'écriture inuit. Je pense entre autres au blogue de Janice Grey (itsnever-blackandwhite.blogspot.ca) ainsi qu'aux textes de *spoken word* de Taqralik Partridge (*Taqralik Partridge & Guido del Fabbro at Tusarniq* sur YouTube) : des productions centrées sur l'individu et les expériences

quotidiennes de la vie en ville. L'identité se déploie dans l'intime et l'intériorité plutôt qu'à travers le territoire et la tradition. « *Home is in me. Home is me. I am home* », dit Inuk dans *Homo sapienne*.

Jusqu'à la lecture de ce roman, je trouvais exagérée la dichotomie entretenue entre village et ville, enfermement et ouverture. « Alors on vit que si on va en ville ? » demande Sara. Je voulais croire que déménager en ville, aller étudier dans le Sud ne pouvait pas être un choix supérieur à celui de vouloir rester dans une petite communauté de 400 habitants. Étaient-ce mes propres désirs que je voulais imposer à des situations qui m'échappent ? Un débat intérieur que je ne peux nier, moi, la femme occidentale d'un Inuk, mère de deux filles qui grandissent loin de la ville, un peu loin de tout. On m'a posé la question tant de fois : comment fais-tu ?

La nouveauté de ce texte tient au fait qu'il transcende les désastres du colonialisme, la peur d'une dissolution culturelle, le rappel du passé comme un chant incantatoire pour conjurer le mauvais sort.

Le roman de Niviaq Korneliussen est venu brouiller les pistes et je me suis surprise moi-même à penser que la ville pouvait être le seul espace de délivrance pour certains de mes élèves. Je pense à eux et je me demande : où peuvent-ils espérer vivre ? Dans les textos, sur Snapchat, sur Facebook, un peu comme le font les personnages du roman. Quand j'ai refermé le livre, j'ai pensé à mes élèves, à mes filles et je me suis dit : ils ont besoin de ce livre. Ils ont besoin de Niviaq. (L)